

## VOYAGE VERS DJELFA

C.Molina

Puisque nous venons de parler longuement du train du Sud, il me semble normal d'insérer ici une anecdote parmi les plus belles de ma vie : le voyage vers Djelfa !

Tant de fois j'avais vu partir le train du Sud que conduisait mon père, j'avais tant de fois suivi dans ma tête son cheminement, j'avais tant de fois rêvé qu'un jour je pourrai... C'était du rêve d'enfant plein de fantasmes et d'espoirs, et voilà qu'un jour....

Je devais avoir environ treize ans. Suite à une opération de l'estomac, mon père était descendu des machines. Il ne faisait plus parti du «personnel roulant» et avait été affecté au dépôt. Son opération était due à une ulcération de l'estomac. Certainement des nuisances occasionnées par les particules de charbons qu'il avait pu avaler tout au long de ses multiples voyages... Un tiers d'estomac enlevé, maladie professionnelle jamais reconnue. L'affectation au dépôt était pour lui le retour à la case départ. Il avait été affecté à l'entretien et la restauration des points d'eau tout au long de cette fameuse voie su Sud. Il réparait les pompes qui étaient utiles aux locomotives grandes consommatrices d'eau. Il partait souvent en déplacements dans un wagon atelier, aménager spécialement pour ce genre de travail. Une partie était atelier, l'autre était transformée en habitation. Six bas flancs servaient de lits, une table centrale avec des bancs, des casiers de rangements et surtout en plein milieu de la zone d'habitation trônait un énorme poêle d'où sortait un gros tuyau qui traversait presque tout le wagon. Cet engin attira tout de suite mon attention et le tuyau m'intrigua terriblement: pourquoi un tuyau aussi long? J'eus la réponse plus tard, nous en reparlerons.

Nous étions en été, période de vacances scolaires. Mon père nous apprit qu'il partait en déplacement à Djelfa avec un ouvrier électricien, Monsieur Viespézer. Ils ne partaient qu'à deux agents. Le wagon pouvait contenir six personnes en déplacement. L'occasion était trop belle. Il avait réglé ce scénario avec ma mère et ils nous firent la surprise de nous inviter à partir avec lui! Nous restâmes sans voix à l'annonce de ce départ. Ce voyage, tant de fois souhaité, nous tombait du ciel! Déjà, fébrile, je voyais défiler tous les paysages que j'avais souvent imaginés. Je ne tenais plus en place d'autant plus que le départ était programmé pour le lendemain! La nuit fut longue, entrecoupée de réveils qui me permettaient d'écouter si tout le monde était encore là. Il ne fallait pas m'oublier! La veille j'avais été chez notre épicière de quartier, madame Briones, acheter sucre, café, pâtes et autres provisions qui nous permettraient de tenir une dizaine de jours! La viande, les fruits; le pain seraient achetés sur place au fur et à mesure de nos stations.

Cette nuit fut très longue. Je n'arrivais pas à «prendre le sommeil». Des images défilaient devant mes yeux, fruit d'une imagination vagabonde, imagination qui anticipait le voyage. Je

savais que le réveil serait sonné à quatre heures du matin. Je restais éveillé dans la crainte que mes parents se ravisent sur la décision de notre départ. Réflexe connu de tous ceux qui espèrent, qui attendent, en ayant au fond d'eux même la peur d'un espoir déçu! Tout se passa bien, ils nous réveillèrent. J'avais réussi à sombrer malgré tout dans un profond sommeil...

Nous fûmes vite prêts. Nous étions volontaires pour porter le panier à provisions, la lampe à carbure et les manteaux qui nous serviraient dans ces nuits froides des Hauts Plateaux algériens. L'heure du départ sonna enfin. Ma mère resta seule à la maison. Elle avait tout de même une compagnie, ma petite sœur de sept ans ma cadette. Elle n'était pas trop rassurée de rester seule. Elle n'était pas rassurer de voir ses deux garçons partir ; un peu à l'aventure, que dis-je «en expédition»!

Nous partîmes vers le dépôt de Blida dans la nuit. Vous savez, une de ces belles nuits d'été où les étoiles tombent une à une pour disparaître avant l'arrivée des premières lueurs du jour... Le ciel se teintait du côté du levant, derrière les montagnes de Chréa Une sensation de mystère se dégageait de cette nuit mourante. Des frôlements d'ailes, des bruits étouffés, des formes indéfinissables nous indiquaient que la gentie animale s'animait Le jour avançait à grand pas. Vu la pureté du ciel nous savions que la journée serait chaude et que le soleil se ferait un plaisir de darder ses rayons ardents sur nos petites personnes. Tout cela ne comptait pas puisque nous partions. Je me souviens des rues désertes, du bruit de nos semelles sur le gravier des routes non goudronnées à l'époque, le cri des oiseaux réveillés par notre ballade matinale. La sensation la plus forte fut notre l'arrivée au dépôt de Blida. Nous avions devant nous un monstre de plusieurs tonnes lançant à intervalles réguliers des jets de vapeurs accompagnés d'un bruit de gaz partant sous pression. Cent fois j'avais vu la «bête du Gévaudan locale», la «Garatte» et son tender dans lequel s'entassaient eau et charbon, mais jamais je ne l'avais vu sous un tel angle. C'est elle qui tirerait le train qui devait nous mener vers les Hauts Plateaux Algériens. Je la regardais avec une grande sympathie, un grand amour: ne devait-elle pas nous faire découvrir des horizons nouveaux !

Le wagon atelier nous attira aussi puisqu'il devait nous servir de maison roulante pendant une dizaine de jours. D'apparence anodine, il ne se différenciail pas des autres si ce n'est qu'il était desservi par une porte coulissante, et des fenêtres volontairement barricadées. Je constatais qu'il était divisé en deux parties, l'une servait d'habitat, l'autre d'atelier. Dans la partie habitat, pas de lits mais des bas flancs disposés de chaque côté du wagon, six en tout. Au centre une table était fixée au sol, encadrée par deux bancs qui terminaient l'ameublement. Plus loin un coin cuisine avec son réchaud à gaz surmonté d'une hotte d'évacuation, un évier au-dessus duquel trônait un énorme réservoir d'eau. Pour chauffer cet habitacle, un énorme poêle à charbon siégeait au milieu de la pièce terminé par un interminable tuyau d'évacuation qui traversait pratiquement tout le wagon! C'était bien nécessaire . Il ne faut pas oublier que les Hauts Plateaux sont situés entre 600 et 800 mètres et que même l'été les nuits sont fraîches..

Souvenez-vous l'expression «geler à pierre fendre», cette expression à tout son sens dans la formation des sables.. Souvenez-vous du Général Bugeaud et de son expression favorite. Il disait «l'Algérie est un pays très froid où le soleil est très chaud». Nous avons pu apprécier l'efficacité de ce poêle et le confort qu'il nous apportait tout au long de notre périple. Allumé dès le soir tombé, il ne s'éteignait que lorsque le soleil avait fait son apparition!! des cordes étaient tendues de chaque côté du tuyau et permettaient de faire sécher le linge! Quelques coffres de bois servaient d'armoire de rangement et de commodes....

Côté «travail», un grand établi régnait en maître. Un énorme étau y était fixé. Des outils que je ne connaissais pas garnissaient les parois de bois tout autour de l'étau et pour ne pas qu'ils tombent lors des manœuvres du train, ils étaient retenus par une sorte de bras mobile que l'on pouvait enlever à volonté. Poste à souder, chignole à main ( la perceuse électrique n'existait pas encore) limes, marteaux, tout avait été calculé pour être à portée de la main.

Enfin vint l'heure d'accrocher le wagon atelier au train. Il se plaça juste après la machine, son tender et le wagon du chef de train: nous étions en tête du train et cela nous causa par la suite une surprise plutôt désagréable. Figurez-vous que la machine avalait du charbon certes mais rejetait une fumée noire et pleine de «escarbilles», particules de charbons à moitié consommées qui nous retombaient dessus, entraînées par le déplacement de la machine. Dès que nous nous touchions la figure des traînées de noir de fumée nous déguisaient en «mécaniciens d'occasion»! Cela nous faisait rire, surtout au début, mais après, nous fermions la porte du côté d'où le vent venait.

Mon frère et moi étions fébriles. Certes nous avions l'habitude de courir le long des voies ferrées et nous connaissions parfaitement les méthodes d'arrimage des wagons. Cette fois c'était notre wagon qui allait être arrimé et nous allions partir non pas en courant le long des voies mais bien dans le wagon. Les rôles étaient inversés, nous étions alors des acteurs! Nous avons longé les micocouliers qui bordaient la voie juste après le dépôt et où venaient tous les cinq ans des oiseaux migrateurs que nous nommions des «lucs»... puis ce fût l'inconnu... ou presque puisque nous allions assez souvent, en promenade, juste que dans les gorges de la Chiffa. Dans ces fameuses gorges dites de l'oued Chiffa quelques haltes permettaient aux différents douars qui se trouvaient dans ces contreforts de trouver un lien vers la ville... Camps des Chênes, Sidi-Madani faisaient partis de ces haltes. Nous faisons souvent le trajet qui séparait ces deux stations, à pieds par la route. Le matin nous prenions le train jusqu'à Camps des Chênes et nous revenions par la route jusqu'à Sidi Madani pour reprendre le train du soir. Quel enchantement! Des cascades d'eau descendaient du haut de la falaise, dans ces gorges très étroites. Lorsque le soleil brûlait, il régnait dans ce décor une certaine fraîcheur qui nous enchantait. Même si la chaleur devenait trop forte, nous descendions dans le lit de la rivière elle-même et nous prenions plusieurs bains dans une eau fraîche à souhait... Un vrai bonheur, simple mais tellement captivant!

Ce jour là nous étions dans le train et il nous était donné d'admirer ces gorges depuis notre wagon, toutes portes ouvertes, protégés malgré tout par une sorte de garde fous que nous installions. Nous pouvions être témoins des jeux des singes qui vivaient à l'état naturel, libres de leurs mouvements. Le clou du spectacle était le passage devant le Ruisseau des Singes où des eaux vives déferlaient la colline. Une auberge tenue par une certaine madame Rolle faisait office de refuge et de restaurant pour les promeneurs du dimanche ou pour les automobilistes qui allaient vers le Sud. J'ai eu l'occasion de rendre visite à cette dame, ancienne infirmière devenue restauratrice dans des circonstances un peu particulières. Elle avait sauvé mon père et les autres cheminots d'une mort certaine en s'apercevant que le train qui était entré dans un tunnel, n'en était pas ressorti! Elle s'était fait accompagner par des ouvriers et avait ressorti tout ce petit monde qui se mourait asphyxié...

Le ballast était taillé dans la grande partie du parcours à flanc de montagne. Le train dans son évolution semblait suspendu à la montagne, presque au-dessus du vide. Il se traînait lourdement chargé pour essayer d'atteindre le col de Ben Chicao tant redouté par les agents des trains. L'hiver, à la pente très forte, s'ajoutait les tempêtes de neiges et les mécaniciens étaient obligés de jeter du sable sur les voies pour ne pas patiner. D'ailleurs des conduits étaient spécialement disposés devant les roues, et sur le tender, à côté du charbon, se trouvait une réserve de sable prévue à cet effet. Je fus surpris du nombre de tunnels qui jalonnaient la voie. A chacun d'eux, mon père fermait rapidement la porte pour empêcher les fumées de nous envahir. Aux tunnels succédaient pratiquement toujours un pont cage en fer qui permettaient au train d'aller tantôt sur une rive, tantôt sur l'autre..

C'est justement dans un de ces tunnels, juste au-dessous du Ruisseau des Singes que mon père est resté en panne avec tout son train. Une machine à l'avant, une à l'arrière, autant vous dire que la fumée eut tôt fait d'envahir le tunnel. Le mécanicien, mon père et le chef de train ont essayé de réparer l'attelage qui s'était cassé. Pour ce faire, ils étaient obligés de se baisser et l'oxyde de carbone fit son œuvre: les trois tombèrent inanimés sur la voie. C'est là qu'intervint madame Roll, qui aidée par trois ouvriers qui avaient eu la prudence de mettre leur «cheich» autour de leur nez pour se prémunir des gaz toxiques, sortirent non seulement les trois personnes précitées mais aussi les deux (mécanicien et chauffeur) de la machine de queue Ils sauvèrent ainsi cinq à six personnes d'une mort certaine. Les rescapés furent transportés à l'hôpital de Blida où ils firent une «cure de grand air» pendant environ une vingtaine de jours! Nous sommes retournés voir cette dame sitôt mon père sorti de l'hôpital, pour la remercier. Je me souviendrai toujours avec quelle gentillesse et quelle simplicité, elle nous reçus. Tous les rescapés étaient là, avec les gosses bien sûr! C'est elle qui nous invita à prendre un café, n'acceptant pas ou très modestement les remerciements des rescapés! Une grande dame s'il en est. Je garde un souvenir inoubliable de cette personne qui par son courage et la spontanéité de son jugement permis à six familles d'éviter une véritable catastrophe pour les familles d'ouvriers que nous étions!!!

Le train montait toujours. Bientôt les gorges s'évasèrent et nous pûmes apercevoir une forte barrière rocheuse qui se dressait devant nous. Comment allions-nous traverser cette énormité? Mon père nous montra le point le plus haut par lequel nous devons passer. Incroyable, comment allez jusque là? En soufflant, en pestant, en allant pratiquement au pas, le train continuait sa progression et il nous permit enfin d'atteindre les sommets. Nous arrivâmes au fameux col, le col de Ben Chicao, tristement célèbre par les amas de neige qui s'accumulaient à cet endroit en hiver. Le vent s'engouffrait dans les gorges par ce col, entraînant avec lui les nuages chargés de neige. Il venait tout naturellement cogner la montagne pour s'échapper par le col et déversait au passage, sur ce point, la neige qui formait de très grosses congères. Endroit redouté par tous les conducteurs de train . Nous en avons entendu parlé chaque hiver et maintenant il était là devant nous , sous nos yeux, faisant admirer toute son aridité, toute sa force avec même, je crois, une certaine fierté!

De là, la vue était toute différente de ce que nous connaissions. Derrière nous, la masse imposante de l'Atlas Tellien qui étendait au loin ses chaînes parallèles, celles que nous venions de traverser. Ces montagnes étaient d'un bleu profond, et ce bleu évoluait d'un bleu soutenu à un bleu plus clair suivant leurs éloignements. Le bleu du ciel et de l'horizon firent une toile de fond aux dernières montagnes qui nous laissaient encore voir de très beaux paysages, des plissements de terrain bien plus souples, baignés par le soleil. La terre se calma. Des vallonnements, les vagues imaginaires furent remplacées par une grande étendue de terre plate, qui se continuait à l'infini, sans relief pour accrocher la vue: les Hauts Plateaux commençaient. Nous regardions avec intérêt ce paysage totalement inconnu. Nous étions tellement occupés à regarder que nous ne parlions plus, totalement subjugués par ce panorama... Sous nos yeux un véritable cours de géographie se déroulait. Il n'y avait rien à expliquer, il fallait simplement voir, comprendre.

Nous arrivâmes à notre première étape: Aïn Oussera - Paul Cazelle. Mon père et son compagnon de travail devaient y réparer une pompe qui servait à alimenter en eau, le tender des machines. Il devait aussi vérifier le bon fonctionnement du château d'eau , point vital sur cette ligne de la soif!

La gare n'avait de nom que le bâtiment qui avait été construit: un simple bâtiment dans lequel le chef de train lui-même délivrait les billets lors de l'arrêt du train lorsqu'il y avait des passagers! Deux voies parallèles servaient aux différentes manœuvres des trains qui montaient et qui descendaient. Ils s'attendaient sur ces voies pour pouvoir continuer leur route montante ou descendante, sur la voie unique. Ils profitaient de cet arrêt pour «refaire de l'eau» suivant l'expression consacrée. Un énorme tuyau prolongé d'une grosse toile servait de bouche d'eau. Cet ensemble était fixé à un énorme réservoir métallique que l'on tirait au-dessus du tender. La trappe du réservoir ouverte, l'eau s'échappait en abondance, fraîche, si précieuse dans la région. Cette source de fraîcheur nous attirait et nous étions particulièrement contents de recevoir les gouttes d'eau. Nous guettions le moment où mon père replaçait la manche d'eau pour profiter encore des quelques litres qui y restaient. Une douche improvisée en somme.

La seconde voie était une voie de garage. Elle se dirigeait vers un entrepôt surmonté d'une toiture métallique. Ouverte à tous vents, cet entrepôt servait de dépôt aux énormes quantités d'alfa, véritable richesse des Hauts Plateaux. Cet alfa servait à faire du papier très fin et très réputé. Il y avait une usine de transformation à Baba Ali, tout près d'Alger, mais le maximum partait en Angleterre. Cette graminée pousse en petites touffes sur les sols arides et très chauds. Traitées, elle donne un excellent papier de grande classe. Embarqué au port d'Alger, cette matière première partait en Angleterre qui nous revendait par la suite un papier de grande classe. C'est près de cet entrepôt que notre wagon fût stationné. Nous devions rester là pendant trois jours. Le train parti, c'est l'immense calme et le grand silence qui nous surpris... Aucun arbre, aucune possibilité de se mettre à l'ombre si ce n'est sous le hangar, la monotonie à perte de vue, aucun chant d'oiseau. Nous avons vadrouillé un peu autour de la gare, mais nous ne pouvions aller loin, où aller? Même en faisant plusieurs kilomètres, le paysage ne variait pas: toujours la même monotonie! Nous étions seuls dans cette immensité, plate et monotone, impressionnante par son étendue, avec un horizon que nous ne pouvions pas bien distinguer vu la densité de l'air qui dansait une farandole ininterrompue. Ce four d'une rare beauté nous laissait pressentir malgré cela des présences invisibles pour nos yeux de citadins, mais réelles pour ceux qui connaissaient ces régions. Des scorpions, des vipères, des lézards, des chacals, des cangas (oiseaux de la grosseur d'une caille) vivaient bien là mais ils avaient un don de mimétisme qui les dissimulait à nos yeux!! Ils attendaient la relative fraîcheur de la tombée de la nuit pour se manifester.

Lorsque la chaleur devenait trop forte, nous nous dirigions vers les bouches d'eau et tirions légèrement sur la corde qui actionnait le robinet. Alors, là, une béatitude s'emparait de nous lorsque les premières gouttes d'eau fraîches nous tombaient dessus. Elle nous semblait fraîche malgré que le réservoir fût en plein soleil. Nous étions trempés, heureux. Hélas sous les rayons du soleil notre bonheur était de courte durée. Vite nous étions séchés. Je n'ai jamais compris comment nous pouvions être aussi sec en si peu de temps!!

Le plus beau moment de la journée est le crépuscule. Le soleil tombait derrière l'horizon laissant malgré tout assez de couleur rougeâtre pour éclairer la plaine. On distinguait certes les choses, mais avec beaucoup moins de netteté. Les premières étoiles apparaissaient dans le ciel, d'abord discrètes, devenant ensuite de plus en plus lumineuses. Ces étoiles prenaient leur revanche sur le soleil en illuminant tout le firmament et elle signalait ainsi à la terre que le moment du repos était enfin arrivé. Parfois l'une d'entre elle décidait de traverser l'espace en laissant derrière elle une traînée de particules lumineuses. Certaines nuits nous en comptions beaucoup vu la pureté du ciel: un spectacle en somme.

C'est le moment où l'ouïe remplaçait la vue. La nuit ne permettait pas une grande vision mais l'ouïe nous permettait d'entendre le cri des chacals qui se réveillaient et cherchaient leur pitance; Ce long «Hou» nous glaçait un peu le sang et instinctivement nous nous rapprochions de notre père! Leurs cris devenaient de plus en plus forts au fur et à mesure qu'ils se rapprochaient

du wagon. L'imagination des enfants est très grande et déjà nous pensions aux lions de Tartarin de Tarascon! En réalité ces bêtes étaient à plusieurs kilomètres de nous mais dans le calme et le silence de la nuit, portée par une nuit sans vent, leur cri nous paraissaient très proches.

Les chacals n'étaient pas les seules présences nocturnes. Nous devinions le vol feutré des chauves-souris à la recherche de leur pitance. De temps en temps un frôlement plus perceptible que les autres nous faisait rapprocher de notre père assis avec nous sur un banc. Il comprenait notre angoisse et il se faisait un plaisir de nous expliquer le pourquoi de nos soucis passagers. Rassurer par ses explications, nous faisons contre mauvaise fortune bon cœur, mais ne croyez pas que nous étions assez rassurer pour aller nous promener...

Plutôt que de rester dans notre wagon, nous avons décidé de prendre nos repas au grand air. Nous avons ainsi une immense salle à manger pleine des senteurs des plantes des Hauts-Plateaux. La menthe sauvage ( les Attafs en arabe), était l'odeur dominante. Pourtant le moindre souffle de vent nous amenait aussi des odeurs que je ne connaissais pas . Et toujours ces cris de chacals, et toujours ces froissements d'ailes le tout sous un ciel lumineux et envahi d'étoiles. Dieu que c'était beau! La voie lactée prenait là toute son importance. Les étoiles scintillaient dans les cieux et elles semblaient parfois disparaître pour réapparaître plus lumineuses, plus belles qu'avant. J'ai appris là, à reconnaître la Petite et la Grande Ours. Elles faisaient le maximum pour être attractives elles aussi et ne voulaient pas rester en arrière dans ce carrousel , dans cette grande parade. Des étoiles filantes traversaient le firmament comme pour orchestrer cette musique céleste. Nous n'avions yeux que pour ce spectacle et vue la pureté des cieux, il semblait que toutes ces étoiles allaient nous tomber sur la tête!

Devant un tel spectacle, nous ne parlions pratiquement pas. Nos veillées étaient très silencieuses, ce qui nous permettait de jouir du plaisir qu'un citadin ne peut connaître. C'est à contre cœur que nous devons arrêter cette contemplation pour aller nous coucher. D'ailleurs, le froid du soir nous y obligeait et c'est avec une certaine satisfaction que nous retrouvions la chaleur bienveillante du poêle. Le sommeil tardait à venir, nous avions la tête pleine d'images. Nous restions éveillés jusqu'au moment où...

Après cette étape d'Ain Oussera, nous fîmes une nouvelle halte à Gued El Stel (surnommé aussi Rocher de Sel) où une mine de sel gemme très importante était exploitée. Actuellement c'est dans ces anciennes mines que le gouvernement algérien a ouvertes des ateliers de «recherches avancées.» Un petit village se trouvait dans les alentours de la gare à environ deux kilomètres. De ce village deux souvenirs forts me restent; la population et ... les mouches!

Comme nous étions en voyage depuis plusieurs jours, il fallait bien aller au ravitaillement. Partis à pied, vers les six heures du soir et alors que le soleil était encore haut dans le ciel, sous une chaleur lourde, nous atteignîmes la rue principale qui je pense était la seule... Tout le village se situait de part et d'autre de cette rue. Des maisons en torchis, badigeonnées de blanc reflétaient la lumière du soleil, ce qui augmentait encore plus cette sensation de chaleur. Les

toits en terrasse, selon la coutume, étaient prolongés par des pieux de bois tordus qui s'entrelaçaient et qui, solidement attachés, portaient des toiles plus ou moins déchirées, sales parfois mais qui avaient la particularité de prolonger la maison sur la route, à l'ombre! Beaucoup de ces tentures servaient de magasin, tant de marchands de légumes que de bouchers ou autres commerces. Il n'y avait pas de mur, un simple étal pour reposer la marchandise à vendre . Nous avons été chez un boucher qui était assis «en tailleur» à même son étal et discutait avec un autre homme qui comme lui était assis sur l'étal! Impensable mais vrai. Lorsque l'on parle de viande, il était inutile de demander autre chose que du mouton, il n'y avait rien d'autre. La viande était suspendue, accrochée par une esse, entourée de tulle qui fût jadis blanc. Je compris rapidement l'utilité de ce tulle car ce que je prenais pour des taches de sang n'était en réalité qu'une myriade de mouches qui s'agglutinaient par endroits sur la viande. Notre boucher avec calme et fatalisme agitait une touffe d'alpha qui avait pour objectif d'obliger les mouches à s'envoler devant la menace pour se reposer de plus belle dès que le ballet d'alpha était passé... Ces mouches tournoyaient en vol serré, insatisfaites d'avoir été dérangées. Le vol tournoyait, piquait, remontait sans cesse et composait un véritable ballet aérien qui n'avait qu'une finalité: se reposer sur la viande. J'étais fasciné par ces bestioles.

La deuxième constatation que je fis est d'ordre ethnique. J'étais persuadé d'être en présence d'Arabes, mais dans beaucoup de commerces, c'était des Juifs qui tenaient boutique. Pourtant rien ne les différenciait des Arabes: même tenue vestimentaire, pantalon avec une poche, le «sarahoul» turban, babouches, même façon de vivre, de s'asseoir en tailleur, même coupe de cheveux laissant apparaître le haut du crâne rasé. Je n'avais jamais imaginé, comparés à ceux que je connaissais sur la côte, être en présence de Juifs. Mimétisme complet qui peut s'expliquer par la façon de vivre sur ces régions.

Puis ce fût Djelfa, «capitale locale», ville étape obligatoire pour ceux qui partaient vers les oasis, vers le Mzab et au-delà. La gare était bâtie en dur et possédait une partie transformée en dortoir pour les agents qui assuraient les trains. Le grand luxe en somme, avec de vrais lits, des couvertures, de vraies douches, de l'électricité: le Grand Hôtel!! Nous y sommes restés trois jours et avec mon père nous avons visité cette bourgade. Il ne me reste que peu de souvenir de cet endroit, si ce n'est une grande place bordée d'arcades... Pourtant une scène me revient à l'esprit: nous avons vu passer une caravane qui partait vers les oasis. Les chameaux qui la composaient avaient différentes fonctions. Les uns transportaient les hommes, d'autres, véritables camions du désert transportaient des ballots, des caisses amarrées sur leur dos par des cordes faites localement en poil de chèvres. Pourtant deux d'entre eux attirèrent mon attention. Ils portaient une espèce de bâti en bois, haut de forme et tout recouvert de tissus qui ne laissait rien voir de leur contenu. Devant mon étonnement, mon père nous apprit que ces édifices très hauts, construits en osier pour alléger la charge, recouverts de laines bariolées débordant de l'animal, reposait sur une petite plate-forme . Le mystère était d'autant plus grand qu'une multitude de pompons et de touffes multicolores pendaient et descendaient très bas vers le sol. La caravane partit au rythme lent des bêtes, hommes, ballots

et «mystères» se balançant au gré des mouvements de la marche. J'eus l'explication. C'étaient tout simplement des maisons («bassour» en arabe) faites spécialement pour permettre aux chameliers de transporter leurs femmes! Suivant la tradition islamique, ces femmes ne devaient pas être vues par d'autres hommes, à visage découvert. Ainsi elles étaient à l'abri des regards!

Nous allâmes aussi au marché qui se tenait en plein air sur une place, sans arbre, sans aucune zone d'ombre, exposée aux rayons généreux du soleil.. Il y avait foule, une foule dense composée en grande partie d'hommes qui malgré la chaleur portaient «burnous blancs et chehs». Les vendeurs étaient assis à même le sol au milieu de ce qu'ils vendaient. Aucun étal tout était exposé sur des couvertures à même le sol. Là les interminables files d'acheteurs passaient, regardaient, palabraient, marchandait. Les transactions ne se faisaient jamais au premier contact. Le ballet était bien rythmé: on demandait le prix, on s'éloignait pour revenir ensuite, faire une nouvelle proposition le tout avec de grands gestes et une forte démonstration de vérité. L'affaire finissait par se conclure et les marchandises changeaient de mains aussitôt. C'était des cardes (genre de blettes, les jotchef en arabe) du sucre candi en pain haut et rond, du roux, du blanc, de la laine, des dattes, des figes....

Ce qui m'a le plus marqué sur ce marché, c'est la tenue vestimentaire de ces braves gens! Sous une canicule affreuse à vivre, en été, sur les Hauts Plateaux, sans un souffle d'air, par au minimum quarante degrés, sans ombre pour s'abriter, comment ces hommes pouvaient être revêtus de burnous en pure laine vierge, épaisse et chaude, porter aussi pour compléter l'habillement un énorme chech qui leur enserrait la tête, souvent surmonté d'un chapeau de paille à larges bords, ronds, qui les grandissaient de vingt centimètres! Ils étaient capables de rester assis, en plein soleil, pendant des heures à même le sol, sans boire et parlant continuellement, avec ceux qui passaient et qui soulevaient une poussière lors de leurs passages. Le fatalisme était roi, et leur seule devise était «Mektoub» (à la grâce d'Allah..)

L'animation était grande, on venait de tous les douars environnant. Il y avait une mouvance incroyable dans toutes les allées de ce marché. Les hommes s'interpellaient, parlaient fort. Ils avaient un parlé guttural qui augmentait encore la sonorité de leurs propos. Ajoutez à ce brouhaha les cris des animaux que l'on vendait. poules, ânes, chameaux, etc.. vous aurez alors le degré sonore de ce marché!

J'ai toujours été surpris par la manière de se saluer entre hommes. Ils s'approchaient, se prenaient la tête réciproquement, s'embrassait alternativement sur le front puis sur les épaules en marmonnant des formules de politesse dans lesquels sont compris toute la famille. Ce rituel dure longtemps et se termine toujours par un traditionnel «Y a Jamdoula» (Merci mon Dieu!)

Sur un coin de la place retentissait la musique caractéristique des «Misquine - Gilings»... C'est ainsi que nous surnommions une troupes de chanteurs et de danseurs issus de la tribu locale des «ouleds-naïls» qui se déplaçaient en dansant au rythme de tambourins et d'étranges castagnettes en fer, très longues, se terminant à chaque extrémité par des coupoles en fer qui

claquaient l'une contre l'autre aux bons vouloir des danseurs. En faisant claquer ces castagnettes en fer, qui émettaient un son claquant, les danseurs se balançaient d'un pied sur l'autre et esquissant une danse continuellement renouvelée. Nous les connaissions bien, même chez nous. Ils organisaient des tournées sur la côte pour récupérer de l'argent et ils passaient ainsi de ville en ville, et ce jusqu'à Alger. Nous leur donnions du pain, des fruits, de l'argent. C'était fantastique de les voir évoluer. La musique redoublait dès qu'une offrande leur était présentée. Les sons devenaient plus métalliques, les contorsions plus savantes et elles s'accompagnaient de sauts agiles, de cris stridents. La musique à son paroxysme s'arrêtait d'un coup et d'un seul, brusquement comme si un chef d'orchestre avait donné le signal!!!

Ces «ouleds-naïs» étaient en réalité des négroïdes, descendants d'anciens esclaves venus de l'autre côté du Sahara. Très grands, ils formaient des groupes d'environ une douzaine d'hommes. Chacun possédait un instrument qui faisait un bruit métallique, perçant, lancinant, sans cesse répété presque jusqu'à épuisement des joueurs. La danse finie, ils passaient ramasser l'obole que nous leurs réservions...

Les femmes parfois dansaient aussi à visage découvert, contrairement aux mœurs musulmanes. D'ailleurs elles avaient des mœurs particulières puisqu'elles venaient souvent sur la côte, dans les maisons closes (les bousbirs, en arabe) pour y amasser leur dot. C'était une coutume dans ces tribus et lorsqu'elles avaient amassé assez d'argent pour «pouvoir être épousées», elles regagnaient leur village, se mariaient et ne faisaient plus parler d'elles!! Etrange coutume du monde musulman, où certains cachent leurs femmes d'autres qui les font danser ou les prostituent en attendant de les cacher à nouveau!

Ces filles étaient vêtues suivant la coutume des Ouleds-Nails: une grande tunique de couleur sombre flottante, très large, passée par-dessus la tête leur servait de robe. Des colliers de pièces de monnaies descendaient en cascade autour de leur cou. Certaines portaient des boucles d'oreille et des diadèmes faits aussi de pièces... Parfois des nattes de cheveux étaient enserrées dans des foulards en soie qui se nouaient en rond sur la tête... Elles portaient des gros anneaux autour des chevilles (les Kholkhall). Pour terminer leur maquillage, elles avaient pratiquement toutes des tatouages représentant des points ou des lignes géométriques sur le front ou la figure. Elles étaient en principe assez belles femmes...

Le voyage touchait à sa fin. Avant de conclure je voudrais encore vous donner un dernier aperçu de la gare de Djelfa. Dans la gare se trouvait un énorme micocoulier. Tout près un grand mur blanc était l'arrière du bâtiment des voyageurs. Le soir, des centaines de moineaux et autres volatiles venaient passer la nuit sur les branches de cet arbre. Avant de partir, les cheminots avaient une technique de chasse. Quand la nuit était noire, les cheminots allumaient leurs lampes à carbure et dirigeaient la lumière vers le mur blanc, qui s'éclairait totalement. A ce moment, ils agitaient les branches ou faisaient de très grands bruits qui avaient pour but d'effrayer les oiseaux. Ceux-ci s'envolaient et tout naturellement ils se dirigeaient vers le mur blanc sur lequel il s'écrasaient .... Tout naturellement ils tombaient sur le sol où nous n'avions plus qu'à les ramasser, aux trois quarts assommés. Il ne nous restait plus qu'à achever l'œuvre ... et à

les mettre dans un panier! Nous avons ainsi une récolte d'une centaine d'oiseaux qui faisaient une fricassée de première classe...

Le voyage touchait à sa fin! Pour le retour nous fûmes attelés à un train de voyageurs, en retour triomphant en somme. Nous avons la possibilité d'aller dans les wagons et nous promener dans le train, mais à aucun moment nous n'avons voulu quitter «notre wagon». Nous y étions si bien! C'est ainsi que nous gagnâmes Blida. C'est ainsi que nous entendîmes retentir les trois coups de sifflets de la locomotive au passage devant le dépôt. C'est ainsi que nous avons refermé le wagon pour retrouver peu après le cercle de famille totalement reconstitué. Dois-je vous dire que pendant longtemps après notre retour, mes pensées étaient ailleurs, entre Blida et Djelfa...